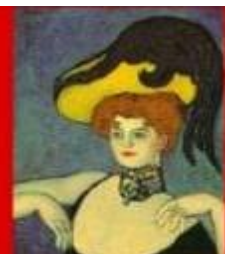


NUMERO 619

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Illusion du « nous », vérité du « Je » Approche lacanienne de l'identité

par Clotilde Leguil

À propos de l'identité, le philosophe François Jullien affirme que « la revendication identitaire est l'expression du refoulé produit par l'uniformisation du monde (1) ». La globalisation, défaisant les frontières et les particularismes, aurait pour effet retour de produire du repli identitaire, de l'aspiration au local, face au risque de disparition des trajectoires singulières dans l'univers mondialisé.

Plus les contours de notre monde s'étireraient pour tenter de nous faire penser qu'il y a un « nous » global, plus les frontières d'un monde plus proche s'écriraient sur la carte de notre *Umwelt* quotidien, nous introduisant à un autre « nous » – un « nous » concret, local, qui ressurgirait comme le retour du refoulé. Cette question de l'identité du « nous » est posée par un autre philosophe, Tristan Garcia, dont l'essai intitulé tout simplement *Nous* (2) rend compte des différents cercles qui peuvent être tracés pour représenter le lieu depuis lequel les individus du XXI^e siècle prennent la parole et revendiquent de nouveaux droits. Cette première personne du pluriel dit donc l'effort d'inscription d'une identité politique locale déjouant les lois du global.



Faire le deuil du « nous »

Mais l'identité telle qu'on peut la définir depuis l'expérience de l'analyse n'est pas de l'ordre d'un « nous » produisant des sous-groupes au sein de l'espèce humaine et engendrant ce que Lacan considérerait comme des effets de ségrégation. Ni idéal à atteindre, ni norme à laquelle il faudrait se conformer, ni « Nous » dans lequel il s'agirait de se reconnaître contre les autres « nous », l'identité en psychanalyse s'aborde à partir du « Je ». Ce « je » n'est pas l'individu, ni l'être « moyen » et « normal » qui résulte des calculs de la statistique, ni encore l'individu qui s'identifie à une communauté d'appartenance hostile à d'autres. Ce n'est pas non plus le moi du narcissisme, issu de la certitude prise dans le sentiment de soi qui plonge ses racines dans l'imaginaire. Le « je » auquel se réfère la psychanalyse freudienne et lacanienne, c'est le Je de la parole et du langage, celui qui en parlant fait une place à l'inconscient, soit le Je de la parole qui surprend.

À partir de ce Je, la perspective de l'inconscient introduit une lumière tout autre sur la question de l'identité. En psychanalyse, l'identité n'est pas de l'ordre d'un rapport de soi à soi, ni de l'ordre d'un rapport de soi à un groupe. Elle peut être conçue au sein de la psychanalyse, comme un rapport singulier à l'existence *via* notre symptôme. L'identité a affaire avec ce qui excède toute norme et témoigne de notre foncière inadaptation aux normes de l'Autre. Jacques-Alain Miller affirme ainsi à propos du symptôme qu'il n'est rien d'autre que « l'identité la plus assurée (3) » de quelqu'un. Le symptôme en tant que manifestation d'une souffrance fait obstacle à toute transparence dans le rapport à soi. Il est un signe qui fait tache dans l'existence et qui mérite d'être déchiffré. Ce qui permet donc de parler de cette *identité-symptôme* énigmatique, c'est le fait à la fois de reconnaître le symptôme comme ce qui dérange et de lui accorder une valeur de vérité sur l'être. Le symptôme est en même temps une identité et ce qui vient brouiller le rapport du sujet à son être.

Or le symptôme ne se formule pas à travers un « nous les femmes », « nous les hommes », « nous les jeunes », « nous les vieux », « nous les croyants », « nous les athées », « nous les angoissés », « nous les désinhibés », « nous les victimes », « nous les exclus », « nous les *wINNERS* », « nous les *loosers* ». Il se formule depuis un « je » renvoyé à sa propre opacité, un *Je* qui est aussi un *Autre*, un Je qui échappe au sens commun.

Un écart entre l'identité et l'être

De quelle trajectoire s'agit-il alors dans une psychanalyse relativement à la question de l'identité et du trauma ?

Premièrement, pour que la psychanalyse en tant que pratique soit possible, il faut qu'il y ait un *désir de savoir* du côté de celui qui se plaint de son symptôme, supposant un écart possible entre le symptôme et l'être. Celui qui croit savoir qui il est, au point d'en avoir la certitude, ne pourra interroger par la parole son identité. « Dans le discours du maître, quand un sujet y est installé, quand un sujet y est entièrement capté, il y a une soudure de l'identification (4) », énonce ainsi J.-A. Miller.

Jacques Lacan pour sa part, en 1946, allait jusqu'à penser la folie comme un risque qui « se mesure à l'attrait même des identifications où l'homme engage sa vérité et son être (5) ». C'est dire qu'il y a de la folie dans le fait de croire trop fermement à son être. Il appelait cela « l'infatuation », pour mettre au compte du narcissisme la croyance assurée en sa propre

identité. « Le moment de virage est ici donné par [...] l'immédiateté de l'identification, et pour dire le mot, par l'infatuation du sujet (6) », écrit-il ainsi dans « Propos sur la causalité psychique ».

La psychanalyse n'est donc pas un *identitarisme*, puisqu'elle contribue à défaire les identifications trop puissantes qui sont aussi bien le noyau des passions de celui qui se sent méconnu par l'Autre jusqu'à se croire « victime élue » de l'Autre. Ce possible détachement à l'égard de ces identifications est aussi et du même coup une façon d'échapper à ce que Lacan appelait « le discours du maître ».

Le point de départ d'une trajectoire analytique est donc l'écart entre l'identité et l'être, écart dont le concept d'identification rend compte. S'identifier, c'est être impliqué subjectivement dans ce qu'on croit être, quant bien même l'implication qui a été la nôtre est insondable à notre propre raison. Pour qu'il y ait parcours analytique, il faut donc que le point d'interrogation après l'identité soit possible. Il faut que se pose à un certain endroit la question : « Qui suis-je ? », « Qui est *je* ? »



Assumer une perte

Deuxièmement, cette question ne peut se poser que si le sujet vient à faire l'expérience d'une répétition traumatique qui recouvre d'un brouillard épais le sens de son existence. Saint Augustin le formulait élégamment, suite à la perte d'un ami, qui le laisse inconsolable : « J'étais devenu moi-même pour moi-même une immense question (7) ».

Le symptôme s'articule en effet au traumatisme qui a laissé sa signature sur l'être, ayant conduit à faire l'expérience de la détresse, de l'*Hilflosigkeit*. Ce symptôme se manifeste par la répétition, qui est répétition de la *rencontre manquée avec le réel*, comme le dit Lacan. Le traumatisme peut se présenter comme une expérience collective. Mais son inscription sur la chair de chacun se fera toujours au singulier. S'il peut y avoir un « nous » de la rencontre avec un réel traumatique, c'est néanmoins du « je » dont il sera question dans la parole analytique.

Michael Cimino, dans son chef d'œuvre sur la guerre du Vietnam en 1978, a su le montrer. Le *Voyage au bout de l'enfer* se poursuit après coup dans la solitude du symptôme. Christopher Walken (qui joue Nick) a survécu au jeu de la roulette russe imposé par ses geôliers,

mais la rencontre avec l'effroi le laissera à jamais fixé à cette scène, dans les tripots de Saïgon où il ne cessera de remettre sa vie en jeu comme en une accélération infernale de la commémoration du trauma.

Le traumatisme préside ainsi à ce qui peut s'inscrire en chacun comme *l'enfer du symptôme*. Comme l'énonce Lacan : « Le trauma, en tant qu'il a une action refoulante, intervient *après-coup, nachträglich*. (...) Désormais, cela ne sera plus quelque chose du sujet. Le sujet ne le parlera plus (...). Néanmoins, ça restera là, quelque part, parlé (...). Ce sera le premier noyau de (...) ses symptômes. (8) » C'est ce qui reste là, parlé quelque part, sans le sujet, qui se fait connaître *via* le symptôme.

Troisièmement, et pour finir, la psychanalyse conduit à affronter ces traces qui restent inscrites dans le corps libidinal comme des traces dont le sujet choisit de parler. Mais si les traces sont d'ordre signifiantes, en ce qu'elles peuvent s'interpréter et *vouloir dire* quelque chose, le noyau traumatique renvoie à ce qui ne pourra ni être remémoré, ni être symbolisé. Il est alors question d'identité en un sens nouveau en psychanalyse. Car l'identité n'est plus seulement de l'ordre du symptôme qui peut se déchiffrer, mais de l'ordre de ce qui est là, mais ne se laisse pas déchiffrer pour autant. Il s'agit de pouvoir nommer ce qui est impossible à *historiser* et restera à jamais comme séparé du reste.

Cette marque traumatique que la psychanalyse permet de cerner est celle qui introduit le sujet à une autre perte que la perte d'identité initiale. Si les traces peuvent finir par s'effacer, s'il est possible de tracer toujours d'autres traces qui feront oublier les précédentes et conduiront à retrouver par la parole, ce qui a été perdu, en revanche, la marque du trauma, elle, ne s'effacera jamais et ce qui a été perdu ne sera jamais retrouvé. Cette marque est de l'ordre d'un *inassimilable* pour le sujet, au sens où le reste traumatique ne sera jamais métabolisé par le langage. Il s'agit d'une perte de jouissance qui ne pourra être récupérée.

Lacan disait ainsi que : « La marque introduit dans la jouissance la flétrissure d'où résulte la perte (9). » Le « je » advient alors en se détachant irrémédiablement de tout « nous », assumant ce qui fait de lui un être marqué de façon singulière par sa rencontre avec le monde de l'Autre. Ce Je-là se définit alors non pas depuis une certitude identitaire, ni depuis le sentiment d'être enfin normal et comme tout le monde, mais depuis une certaine « assomption de la perte » qui fera que nous pourrons chacun assumer de ne ressembler en ce point à personne d'autre. Car finalement, c'est la façon dont nous assumons chacun notre perte qui nous distingue et nous rend à notre unicité.

Ce texte est l'intervention d'ouverture de la Journée du Département de psychanalyse de Paris-8 Saint-Denis sur « Identité et Trauma », le 9 janvier 2017.

1 : Jullien Fr., *Il n'y a pas d'identité culturelle*, L'Herne, 2016, cité par Truong N., « Mobilisons nos ressources ! », *Le Monde*, 1^{er} octobre 2016.

2 : Garcia T., *Nous*, Grasset, 2016.

3 : Miller J.-A., « Le symptôme : savoir, sens et réel », *Le Symptôme-charlatan*, textes réunis par la fondation du Champ freudien, Seuil, coll. Champ Freudien, 1998, p. 55.

4 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme et retour », cours du 23 février 1983, inédit.

5 : Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Seuil, coll. Champ Freudien, 1995, p. 176.

6 : *Ibid.*, p. 171.

7 : Saint Augustin, cité par A. de Libéra, dans « L'invention du sujet moderne », p. 226.

8 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, Points Seuil, 1975, p. 215.

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, coll. Champ Freudien, 2006, p. 121.

À propos de *Déjeuner chez Wittgenstein*

par Olivier Linden

« Je me suis toujours estimé heureux de survivre (...). Il ne me restait rien d'autre à faire qu'à me réfugier dans l'entendement, et d'entreprendre n'importe quoi avec lui, puisque ce qui relevait du corps ne donnait rien. Là, c'était vide. » (1) Dans cet extrait d'entretien, Thomas Bernhard témoigne d'une solution dont il nous est proposé de devenir les spectateurs. L'adaptation théâtrale de sa pièce *Déjeuner chez Wittgenstein*, mise en scène par Krystian Lupa, a été donnée à l'occasion du Festival d'automne (2).

Sur scène, on reconnaît facilement l'auteur sous les traits de son personnage, le philosophe Wittgenstein, au moment où celui-ci quitte l'asile pour retourner vivre avec ses sœurs. De son œuvre philosophique, nous n'entendrons pas grand-chose, si ce n'est qu'elle se situe du côté de la logique. C'est plutôt aux difficiles retrouvailles que nous assistons, dans cet appartement vieillot qui est une tombe pour ses occupants. Lors de la longue scène d'exposition, nous voyons les deux sœurs se préparer au premier dîner en famille. L'aînée s'affaire – tout doit être parfait – et égrène les recommandations médicales qui lui ont été prodiguées afin de ménager son amour de petit frère. La cadette sirote son énième verre de vin en reprochant à sa sœur d'avoir sorti Ludwig de l'hôpital. Toute la rancœur qu'elles se vouent l'une à l'autre rejaillit à l'aune de ce qu'elles ont fait ou pas pour leur frère. Que se passe-t-il dans cet appartement ? Que se passe-t-il dans la tête de ces personnages ?

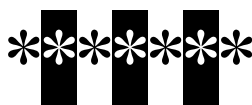
Au mur, les nombreux portraits des défunts de la famille. Au grenier, cachés, les portraits des sœurs qui tentent vainement de s'inscrire dans cette filiation. Le frère exigera d'elles qu'elles exhibent ces croûtes et essuient ses sarcasmes visant leur absence de ressemblance et de valeur artistique. Car de l'art, il est beaucoup question. Les sœurs sont actrices de théâtre ; mais elles jouent peu, et seulement ce qu'elles veulent, quand elles le veulent – le père leur ayant légué 51% du théâtre, elles peuvent imposer leurs choix. Autant dire qu'elles ne se donnent pas beaucoup de mal, mais aussi qu'elles sont dans l'incapacité de s'affranchir de la tutelle de parents dont nous ne saurons pas s'ils ont été aussi glaçants que leur image sur les murs. Le blason n'est jamais que la représentation tronquée d'une réalité impossible à saisir. Au dernier acte, Ludwig, au cours d'une de ses nombreuses crises de colère, retournera toutes ces toiles, ce que les sœurs ne remarqueront que tardivement tant leur empreinte est figée. Il déplacera les meubles, enverra valser la vaisselle précieuse. Mais on ne se débarrasse pas si facilement d'un héritage.

Parmi les innombrables interrogations que suscite la pièce, il y a la question de la liberté que chacun convoite sans l'obtenir. Celui qui va le plus loin dans cette lutte de chaque instant, c'est le frère philosophe. Là où les sœurs ont depuis longtemps renoncé, écrasées par leur symptôme obsessionnel ou alcoolique, il tente de s'abstraire du roman familial et saccage celles qui lui vouent une admiration et un amour quasi incestueux, son dernier lien social. Du point de vue de la représentation, il y a une disjonction totale entre le corps de cet homme, incapable de se servir seul un verre d'eau ou de s'acheter ses propres caleçons, et son esprit, dont le bouillonnement trahit le *work in progress* d'une œuvre conceptuelle majeure. C'est pourtant du même sujet dont il s'agit, insaisissable avec une quelconque identification ou nomination, mais qui est traversé de toute part par le langage.

La mise en scène, d'une virtuosité et d'une précision confondantes, donne le cadre rigoureux à cette débauche de violence domestique. Le plateau, comme dans d'autres pièces de Lupa, est strictement délimité par une bande rectangulaire et un petit cordon rouges qui parfois s'illuminent discrètement mais qui ne seront pas franchis. Illusion de maîtrise ? Si les acteurs ce soir ne tentent pas de traverser l'écran du fantasme, le flot des paroles insanes est à l'origine d'une onde de choc qui va percuter le public de plein fouet et le faire réagir par de petits rires secs et nerveux. Et celui qui glousse plus souvent et plus fort que les autres, sans jamais s'esclaffer pour autant, c'est Krystian Lupa lui-même, présent ce soir-là pour soutenir les acteurs qu'il accompagne depuis vingt ans.

1 : Höller H., *Thomas Bernhard, une vie*, L'Arche, 1994, p. 41.

2 : Le Festival d'automne consacrait à Krystian Lupa un « portrait », présentant en décembre 2016 trois de ses mises en scènes, dont celle de *Déjeuner chez Wittgenstein* au Théâtre de la Ville.

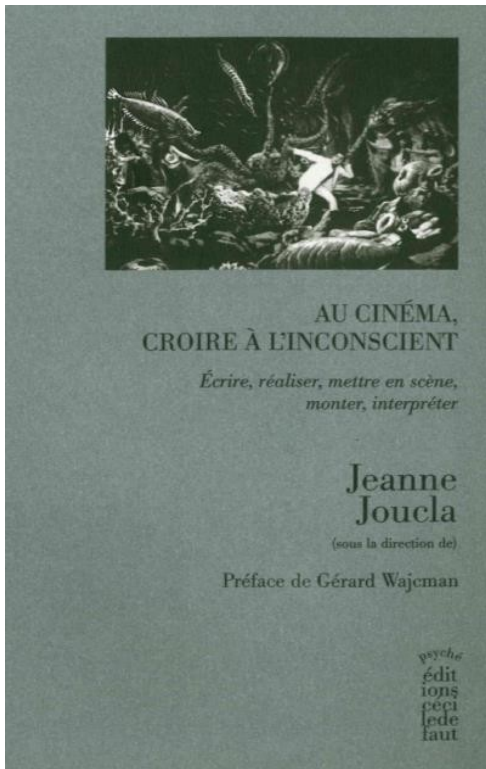


Au cinéma, croire à l'inconscient

par **Cécile Wojnarowski**

J'aime aller seule au cinéma pour ne pas avoir à commenter le film, ni surtout devoir répondre à la question inévitable : « Vous avez aimé ? » Dans son Séminaire, Lacan nous fait part de ce qui fait pour nous le prix du cinéma : « Là, le masque est autre chose, c'est l'irréel de la projection. (1) » Un temps m'est ainsi nécessaire pour sortir de ce semblant de rêve éveillé, afin de le prolonger un peu.

Pour mon bonheur, les soirées « cinéma – psychanalyse » ne produisent pas cet effet de commentaire, qui viendrait justifier le film ou en donner les clés. Bien plutôt, elles permettent d'apercevoir ce qui nous dépasse et d'ouvrir un accès à ce qui s'est vu et entendu, à notre insu.



Au cinéma, croire à l'inconscient (2) est le fruit de cette expérience. L'ouvrage témoigne du parcours de psychanalystes rennais dans un partenariat avec une salle de cinéma, un public et des œuvres, mais aussi, de rencontres avec des réalisateurs et interprètes, venus converser avec eux. Il démontre que le cinéma n'est pas une pratique solitaire, ni pour le réalisateur, ni pour les acteurs, ni pour le spectateur. Benoît Jacquot, premier invité de ces débats, témoigne des effets de contingence induits par la rencontre des « psychés et des corps » sur un plateau de tournage.

Les auteurs de *Au cinéma, croire à l'inconscient* savent que le cinéma est né en même temps que la psychanalyse et que, si Freud se montra défiant quant à la représentation du texte inconscient par le cinéma, Lacan, lui, s'y référa à de nombreuses reprises – on trouvera d'ailleurs ces références en fin d'ouvrage. Lacan a rendu hommage au cinéma de toucher au vrai, *via* la fiction. Dans son texte sur *L'assassin musicien* de Benoît Jacquot, il précise : « c'est en cela que consiste le talent : faire mouche (3) ».

Sur l'écran en effet, l'objet regard est convoqué, aimantant le désir. Serge Toubiana, invité des dernières journées de l'ECF rappelle, dans son livre *Les Fantômes du souvenir* (4), que sa première rencontre avec le cinéma fut traumatique et décisive : « Tout compte fait je sais gré à mes parents de m'avoir emmené voir *La strada*. Voir ce film m'a fait grandir, en me projetant dans l'univers incompréhensible des adultes. Je ne me suis identifié à aucun des personnages, ni même aux acteurs. Mais le film m'a accepté comme spectateur, il m'a toléré comme spectateur clandestin. Cette idée ne m'a jamais quitté, elle me poursuit encore : il n'y a pas de plus grand plaisir que d'être un spectateur clandestin. Tout ce que vous voyez, et tout ce qui vous arrive, renvoie à cette place de spectateur qu'il faut secrètement occuper. Pour y prendre du plaisir. » Cette place se dessine en filigrane tout au long de *Au cinéma, croire à l'inconscient* tout en produisant un gain de savoir. Elle est occupée aussi bien par les réalisateurs eux-mêmes, découvrant la portée de leur geste, que par les spectateurs éclairés que sont les auteurs de l'ouvrage et par nous-mêmes, lecteurs et spectateurs.

Dans sa préface, Gérard Wajcman évoque « l'extraordinaire puissance ordinaire du cinéma ». Cette formule pourrait concerner les différents textes rassemblés dans l'ouvrage. Il le démontre à partir du film *Titanic*, qui compte parmi les films qu'on aime, ceux qui font aimer le cinéma, ceux qui font dire que le cinéma importe (ce qui ne se rapporte pas seulement aux chefs d'œuvre).

Il sait dire de façon remarquable combien la force du cinéma est de connecter chacun sur le monde, à l'envers du mythe de la caverne de Platon. Le cinéma américain, selon lui, est particulièrement propre à nouer l'intime et les événements du monde, à prendre le monde comme partenaire. L'Histoire (la grande) n'est pas seulement le cadre dans lequel se déroule l'histoire (la petite), elles sont nouées. Avec le film *Titanic*, on assiste ainsi au naufrage du monde ancien, de la société de classes, tout comme le naufrage des idéaux d'une société sans classes. Mais, au-delà, c'est aussi l'histoire de l'émancipation des femmes, d'une femme. C'est dans ce sens que G. Wajcman affirme que « le cinéma est la psychanalyse du siècle (5) ». L'enjeu est également pour le psychanalyste « d'être à la hauteur du temps qu'il vit », comme le dit Lacan.

Au cinéma, croire à l'inconscient commence et se termine par la référence de Lacan au mythe de la caverne de Platon : « Platon serait comblé par cette invention. Il n'y a pas de meilleure illustration pour les arts de ce que Platon met à l'orée de sa vision du monde. Ce qui s'exprime dans le mythe de la caverne, nous le voyons tous les jours illustré par ces rayons dansants qui viennent sur l'écran manifester tous nos sentiments à l'état d'ombres. (6) » L'écho, porteur de voix, fonctionne sur le même registre. Mais, là où Platon suppose que la vérité est à l'extérieur, Lacan propose autre chose. En cela, il reste structuraliste et y loge la naissance du langage. Cette analogie donne toute sa pertinence au titre de l'ouvrage.

« Au cinéma, croire à l'inconscient » : drôle de titre mis à l'épreuve de la rencontre avec des réalisateurs. La première partie de l'ouvrage regroupe des entretiens avec Benoît Jacquot, Pascal Bonitzer, Sophie Fillières et Mathieu Amalric. Nous y saisissons combien quelque chose dépasse le *vouloir dire*, le *vouloir signifier* du réalisateur. L'insu se décline pour chacun dans un *bien dire*. Et un effet de surprise en surgit.

Ce qui réunit ces artistes, c'est leur rapport au texte avec la volonté de pousser les choses à leur point le plus aigu : celui du sans-limite du féminin pour Sophie Fillières, et celui de l'amour pour Benoît Jacquot, ou encore celui des attermoissements du désir pour Pascal Bonitzer. Chez Mathieu Amalric, c'est un travail de lecture du texte de Simenon qu'il opère dans *La chambre bleue*. Le mot, le texte se trouvent noués avec l'image, le corps. « C'est toujours quelque chose d'arraché à l'impossible », conclut Sophie Fillières.

Pour le réalisateur, une question court à travers son œuvre. Elle le dépasse et nous dépasse tout autant. Pour autant, il ne s'agit pas de renoncer à le saisir. L'œuvre s'origine de cette embrouille avec le réel, qui ne se laisse pas réduire à une image ou à un mot. Jean Genêt ne faisait-il pas ce projet de « vouloir découvrir cette blessure secrète de tout être et même de toute chose, afin qu'elle les illumine (7) » ?

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, Seuil, 2011, p. 172.

2 : Joucla J. (s/dir.), *Au cinéma, croire à l'inconscient*, éd. Cécil Defaut, 2016.

3 : Lacan J., « Faire mouche », *Nouvel observateur*, 29 mars 1976, p. 64, publié sous le titre « Sur l'assassin musicien », dans le recueil préfacé par Jeanne Joucla, *Lacan regarde le cinéma, le cinéma regarde Lacan*, ECF, Coll. rue Huysmans, mai 2011, p. 195.

4 : Toubiana S., *Les Fantômes du souvenir*, Grasset, 2016.

5 : Joucla J. (s/dir.), *Au cinéma, croire à l'inconscient, op. cit.*, p. 15.

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Seuil, 2011, p.46.

7 : Genet J., « L'atelier d'Alberto Giacometti », *Œuvres complètes*, Gallimard, p. 42.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ **suivre Lacan Quotidien :**

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahooogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.